

AU FIL DU TEMPS

HISTOIRE ET MÉMOIRE

BOURNEZEAU

**S^TVINCENT
PUYMAUFRAIS**



Le moulin de la cave

N° 17 - janvier 2014

Sommaire :

- Page 2 - Origine des noms de villages.*
- Page 8 - Histoire du tennis de table à Bournezeau.*
- Page 10- Fernand Bordage "toucheur" de bœufs.*
- Page 13 - La famille Millard, réfugiée des Ardennes.*
- Page 17 - Une fête des vélocipèdes en 1892.*
- Page 19 - Les vétérinaires de Bournezeau.*
- Page 20 - Les vendéens révoltés.*



Abbaye de Trizay vers 1900

Origine des noms de nos villages

On s'interroge parfois sur la signification et l'origine des noms de lieux de nos communes, et pourtant rien n'est plus bavard qu'un nom de lieu... Il n'est pas question de dresser ici la liste complète de nos villages, hameaux et lieux-dits, mais d'étudier les principaux et les plus intéressants.

Bournezeau

Bournezeau :

Sur une carte de la Gaule romaine, Bournezeau est un lieu habité, indiqué sous le nom "Bléais". Le bourg portait primitivement le nom de son possesseur "Blois", puis, à la fin du XVII^{ème} siècle, celui de "Creil de Bournezeau", à cause de son nouveau seigneur. Selon l'opinion la plus couramment admise, Bournezeau serait la corruption phonétique de Bourg nouveau. Cette hypothèse va à l'encontre d'une règle de la linguistique qui veut que la francisation des anciens "Burgus novus" donne généralement "Bourg neuf". En fait, le nom de la localité serait formé du pré-latin "born" (source) et de deux suffixes diminutifs "ic" et "ellum". Bournezeau serait donc "la toute petite source".



Les noms d'origine religieuse :

Le culte des saints fournit aux localités un contingent notable de noms religieux. Saint-André, Saint Pierre, Saint-Louis, Sainte-Marie sont des villages qui datent du XIX^{ème} siècle.

Les noms des propriétaires :

Dès l'époque gallo-romaine, on prend l'habitude de donner au domaine le nom du propriétaire. Par la suite, beaucoup de hameaux et domaines ruraux se voient attribuer le nom de leur fondateur ou de leur premier propriétaire, augmenté de diverses terminaisons, comme "ière" ou "erie", en sous-entendant maison ou propriété. Des formations de ce genre sont très nombreuses dans la commune : La Brunière (la propriété du sieur Brun), La Borlière (Borel), La Martinière (Martin), L'Hermitière (L'Hermite, nom qui existe toujours dans notre région), La Girardière (Girard), La Terrandière (Terrand) La Poussardière, La Guignardière, La Vredaisière, La Louisière, La Poupardière, etc...

Le Bignon :

Une beigne désignait autrefois une bosse de terrain, une petite éminence, un mamelon. Ce nom reflète l'aspect géographique du lieu.

Les Rhéautés :

Ce nom est dérivé du mot "retorta" d'origine latine, qui désignait des liens d'osier. Puis, ce furent des branches entrelacées pour empêcher les troupeaux collectifs du village d'aller brouter sur les jachères.

Foliet :

C'est une variante du mot "follet" qui, en patois vendéen, désigne un lutin, un farfadet. Selon les légendes, les esprits follets étaient générale-

ment de taille naine, taquins, espiègles, mais non méchants. Il est permis de penser qu'on les a vus jadis batifoler dans ce lieu champêtre.

Le Bocquet :

Ce nom conserve le souvenir d'un bois, d'un bouquet d'arbres. Il est fréquemment utilisé avec une épithète : grand, petit...

Venochon :

Cette appellation a vraisemblablement une explication cynégétique. Il s'agirait d'un mot dérivé du latin "venitio" qui signifiait "chasse"; quant au suffixe "onem" à l'origine de la terminaison on, on le retrouve souvent dans le nom des domaines gallo-romains.

Les Landes-Bretières :

Le premier terme désigne des terres pauvres et incultes, où poussaient ajoncs et bruyères. Quant au second terme il se rattache au vieux français “*bret*”, (*piège à oiseaux*). Ce mot composé donne à penser qu’on devait pratiquer l’art de la chasse aux pièges sur ces terres.

L’Esière :

C’était un terrain planté d’osiers.

L’Audjonnière :

Ce nom vient de “*ajon*” qui signifie “*ajonc épineux*”.

La Perdrière :

C’est littéralement “*le territoire, où vivent les perdrix*”.

La Sauzaie :

Ce mot signifie “*un lieu planté de saules, une saulaie*”.

La Mathurine :

Cette demeure a été fondée par un certain Mathurin. Ultérieurement, un des nouveaux occupants a été à son tour dénommé Mathurin, recevant ainsi le nom du domaine.

La Corbedomère :

C’est le domaine des corbeaux.

Le Thibeuf :

“*Thi*” représente un dérivé du norrois “*thveit*”, “*tuit*”, qui désigne “*un terrain défriché*”. “*Both*”, mot de même origine, a le sens d’abri, de baraque. Le nom du lieu-dit signifie donc “*la baraque du terrain défriché*”. C’est une empreinte de la présence normande dans la région.

Les Salines :

Ce nom évoque le souvenir des greniers du roi, où la gabelle déposait le sel. Au XVI^{ème} siècle et au XVII^{ème} siècle, Bournezeau était le plus important marché au sel de la contrée. A la fin du XIX^{ème} siècle, il existait encore une marchande de sel près du cimetière. Survivance de l’activité d’autrefois ?

Frémier :

Cette appellation s’apparente à “*froment*” et non pas à ferme. Les terres environnantes devaient fournir sur le marché de la belle farine de froment, réputée pour sa qualité. Ce lieu-dit signifie donc “*terre à froment*”.

La Coussaie :

En patois vendéen, houx se dit “*cou*” (*mot vraisemblablement d’origine celtique*). La Coussaie serait donc à l’origine un lieu planté de houx.

Le Chêne-Bertin :

La présence d’un chêne remarquable suffisait à distinguer cet endroit et Bertin désignait le propriétaire de l’arbre (*même remarque pour le chêne Martin*).

Bezeau :

A. Pégorier (*Institut géographique national*) indique qu’il s’agit d’une rigole dans un pré pour écouler l’eau, voire d’un fossé. La mise en valeur du sol se faisait aussi par assèchement.

Villeneuve :

C’est vraisemblablement un membre de la famille de Blois Penthièvre, qui pour attirer les serfs de ses voisins par la garantie d’un meilleur traitement et l’octroi de privilèges, fonda au commencement du XIII^{ème} siècle ce village baptisé Villeneuve.



La Barre :

En vieux français, la barre avait le sens de “*barrière*”, “*clôture*”, “*palissade*” pour gêner la pâture des animaux. Parfois, c’était une barrière servant à assurer les droits de péage, que les sergents exigeaient sur divers chemins.

Villiers :

A l’origine, ce nom désignait une partie de la villa (*grand domaine agricole de l’époque gallo-romaine*). Il s’agissait des dépendances qui comprenaient généralement les habitations des ouvriers et les bâtiments agricoles. De nos jours, ce nom désigne un écart ou un village.

La Forge, Forgette :

Ces lieux -dits remettent en mémoire une importante activité du passé, le forgeron, qui était l’homme le plus utile des anciens villages : il confectionnait lui-même des fers pour les animaux, découpait le métal en bandes minces pour le cerclage des roues, fabriquait des outils, des armes rudimentaires, des objets divers, tels que les grilles, les coqs des clochers, les socs de charrue etc...La forge représentait la métallurgie rurale, pratiquée à l’aide de moyens réduits.

La Pélagie :

Ce mot à une origine assez obscure. Il pourrait s'agir du domaine du sieur Pelage, à moins que les gens de ce lieu ne se soient flattés d'être riches en bêtes à poil, à une époque où la recherche du gibier était appréciée, non seulement pour la chair, mais aussi pour la peau et les poils indispensables à des fins vestimentaires et artisanales.

Pain-gagné :

L'imagination de nos ancêtres s'est exercée dans la désignation des noms de lieux. C'était jadis un endroit ingrat, que le cultivateur a rendu propice à la culture et où il a fini par gagner son pain.

La Boule : Ce nom vient de l'ancien français "*boul*" qui désigne le bouleau. Il atteste la présence de bouleaux à l'époque de la création du village. Jean-Yves Jaulin nous précise qu'avant 1825, ce lieu sans habitation s'appelait "*Vézi-camp*" Cette appellation est dérivée du patois "*vézi*"= venir = voie et du latin "*campus*" = champ. Les premières habitations apparurent à la Croisée de la Boule avec l'arrivée du chemin de fer en 1871 et la modification du tracé de la voirie (D7 et chemin vicinal n°8 ; voir vieux cadastre de 1825). Avec l'empierrement des chemins, les habitants de la Boule prirent l'habitude de passer par ce lieu qui prit une nouvelle appellation, au début du XX^{ème} siècle, "*La Croisée de la Boule*".

Touvent :

Nom généralement donné à un site exposé à tous les vents

Le Petit Logis :

Au moyen âge, les défricheurs et les bûcherons bâtissaient des huttes qui constituaient des habitations temporaires. Les lieux-dits Les loges (*ci-après*) étaient ceux, où l'on construisait ces baraques au toit de feuillage. Un logis désignait également une ferme ou des vieilles demeures.



Les Loges :

A l'époque féodale, on appelait "*loge*" une cabane ou toit de feuillage, qui constituait une habitation pour les bûcherons et les défricheurs. Comme la création du village de Villeneuve, ce nom évoque le souvenir des défrichements pour conquérir de nouvelles terres cultivables.

Bitardet :

C'est un petit bitard, animal imaginaire, à la chasse duquel on entraîne un naïf. Le chasseur novice passait la nuit en sentinelle, près d'un grand feu, à attendre en vain l'arrivée de l'oiseau fabuleux qui devait être attiré par les flammes. Ce nom désigne, soit l'endroit, où se pratiquait cette chasse particulière, soit la demeure d'une victime de ce canular.

La Clef des Champs :

Cette appellation expressive a été donnée récemment à des maisons nouvelles, en diverses localités, dont Bournezeau.

La Fenêtre :

Au Moyen-Age, on désignait sous le nom de fenêtre une petite clairière au milieu d'un bois.

La Bécasse :

L'identification est évidemment due au passage ou à la présence saisonnière de cet oiseau migrateur, en cet endroit. Les bécasses au long bec, habituées à fouiller la vase, pouvaient se livrer à leurs recherches au bord de l'étang voisin.

Les Humeaux :

C'étaient les ormes qui étaient très répandus dans la région au Moyen-âge.

Bois-Bonneau :

Comme son nom l'indique, le hameau est né à la suite du défrichement d'un bois appartenant à un certain Bonneau.



La Végo :

L'étymologie du mot reste obscure. Il est probable comme souvent autrefois, que le domaine se vit attribuer le nom du premier propriétaire ou ex-

exploitant. La Végo serait tout simplement “*la terre du sieur Végo*”. Cet anthroponyme est d’autant plus difficile à déterminer que du V^{ème} au X^{ème} siècle les noms de personnes étaient devenus germaniques, par esprit d’imitation, suivant la mode de l’époque, qui délaissait les anciens noms gallo-romains.

La Bregeonnaire :

Cette appellation, dérivée du latin “*brevis*” (*bref*), s’explique par le surnom Brejon, donné à une personne de petite taille, qui fut propriétaire du domaine.

Le Petit Lundi :

Il s’agit d’une déformation de “*Lendit*” provenant de l’agglutination de “*l’endit*”. En ancien

français, ce mot désignait le jour déterminé, où était fixée la tenue d’une foire ou d’un marché. On le traduisait par le latin “*indictum*”, c’est-à-dire “*fixé*”. Au XVI^{ème} siècle, on disait encore “*indire une foire*” pour en fixer la date. D’où des toponymes comme le Lundi et la célèbre foire du Lendit à Saint-Denis, près de Paris. Selon J.L. Le Quellec, le mot Lendit résulte d’un emprunt direct au latin “*indictus*” et pourrait témoigner de ce qu’il y eut continuité entre les foires gauloises, puis mérovingiennes, carolingiennes et même capétiennes. Ainsi, le Petit Lundi, évoquerait le souvenir d’une petite assemblée, d’un petit marché qui, en des temps lointains se tenait à cet endroit, à une date fixe.

Saint-Vincent -Puymaufrais

St Vincent :

Autrefois, Saint-Vincent-Fort-du-Lay. L’élément “*Fort*” vient du latin “*furca*”, qui signifie fourche en français. Tout près de Saint-Vincent, se trouve l’Assemblée-des-deux-Lays, autrement dit, la fourche du Lay “*Furca Lédis*” qui désigne donc le confluent. Par contre, Dom Fonteneau prétend que le mot Fort est d’origine saxonne et provient de “*Ford*” signifiant gué. Cette commune a été rattachée à celle de Puymaufrais pour former une nouvelle commune appelée Saint-Vincent-Puymaufrais.

Puymaufrais :

L’étymologie du mot Puymaufrais est bien nette. “*Puy*” désigne une élévation, une hauteur, un tertre et “*Mainfroid*” ou “*Manfred*”, le nom de son propriétaire qui y a bâti une tour, à l’époque féodale. On ignore ce qu’il advint de ce seigneur et de sa famille, mais il existe encore des vestiges de sa tour.

Le Plessis :

Il désigne généralement un enclos formé de branches entrelacées, pouvant servir de protection. La voie romaine de Saintes à Nantes passait à la Brenelle, la Citadelle, le Plessis et Fort-du-Lay, où elle franchissait la rivière. Une série de points fortifiés et de postes de guet distants de 400 à 500 m étaient échelonnés le long de la voie romaine et Le Plessis faisait partie de ces ouvrages défensifs.

La Citadelle :

Elle fut un ancien lieu fortifié de la Commanderie de l’Ordre de Malte.

L’Oiselière :

De prime abord, on peut penser que ce nom a un rapport avec les oiseaux. Au Moyen-âge, une oiselière était un endroit, où l’on élevait des rapaces dressés pour la chasse et actuellement des localités doivent leur nom à cette ancienne activité. Dans le cas présent, ce nom correspond à une



Entrée du bourg en venant de Chantonnay

plantation d’osier. En poitevin, on dit toujours “*oisi*” pour osier et “*oiselière*” pour un terrain planté d’osier. Il existait autrefois, près de l’Oiselière, un moulin à l’endroit qu’on appelle encore de nos jours “*le champ du moulin*”. Pervinquière, commissaire de la Convention, y rencontra secrètement les frères De Bejarry, pendant les guerres de Vendée, en février 1795, pour engager des négociations de paix.

La Brenelle :

Ce nom est une variante de “*brun*” (*fontaine*) avec la terminaison diminutive “*elle*”. Il indiquait donc l’existence d’une petite fontaine. Le cadastre de 1825 porte l’appellation “*Brunelle*”.

Le Bornier :

D'après Bocquier, ce nom paraît indiquer une borne ou un pieu marquant une limite.

Le Pâtis :

Ce nom désigne une pâture pour le bétail. Localement, cette appellation s'applique aussi à un pré voisin de la ferme.

Les Gâts :

Ce sont des terres "gâtées", en jachère. On désigne ainsi des terres peu productives. D'après G. Loquet, il s'agit d'un ancien substantif celte, "Carn", que le langage populaire a converti partout en "Carnes" ou "Gâts". Il signifie "accumulation de pierres". Par conséquent, toutes les fois que l'on trouve dans notre pays un lieu ainsi désigné, on peut être assuré qu'il y a eu là, soit un monument celtique aujourd'hui disparu, soit un amas de pierres. C'étaient, prétend Loquet, des menhirs tombés, quand on les a dénommés "Garnes" ou "Gats".

Pont :

C'est un endroit, où l'on franchit la rivière, où le passage est facile à cause d'une construction de bois ou de pierre, voire d'une chaussée empierrée. Ce nom entre en composition de celui de nombreux lieux-dits avec un nom d'homme (*Pont-Guérin, Pont d'Emerie, Pont Cambron, Pont du Servant*) avec une épithète (*le Grand Pont*). Louis Brochet indique qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, il existait sur le Lay des restes de cet ancien pont romain à Puymaufrais, sur la voie romaine de Poitiers à La Gachère.

Les Bernes :

Dérivé de "brener" ou "berner", qui signifiait vanner le blé. C'était vraisemblablement un endroit, où l'on nettoyait les graines à l'aide d'un van.

Chenillac :

A coup sûr, ce vocable a été formé à l'aide du suffixe "acus" qui a abouti à une valeur d'appartenance. On le trouve fréquemment associé au nom du propriétaire du domaine, peut-être un individu dénommé Chenu, Chenuau... à cause de ses cheveux blancs.

ière, erie :

On se sert de ces suffixes en sous-entendant "maison ou demeure", avec le nom du propriétaire du domaine (*La Fradinière, La Vendrenière, La Papinière, La Businière, La Jolivière, La Fouqueterie, etc*).

La Perrochère :

Une perroche ou un perrocheau est un endroit pierreux et une perrière a pour synonyme "carrière". Sans aucun doute, La Perrochère ne peut nier sa parenté avec la pierre.

La Fraignais :

Le frêne est entré dans de nombreux noms de lieux. Il était donc ici présent et on devait en apprécier la valeur, car on donnait jadis les feuilles de cet arbre aux vaches, pour qu'elles aient un meilleur lait ; on donnait les écorces aux teinturiers des villes, qui en tiraient une belle couleur bleue et aux apothicaires qui en faisaient une sorte de quinquina, sans oublier l'utilisation pour la fabrication des arcs et des outils.

La Grange :

Elle dépendait de l'ordre des Templiers. C'est là que les moines entassaient les produits de la dime. C'étaient des sortes d'entrepôts. Les dictionnaires topographiques ont relevé 270 appellations de ce type en Poitou.



Sur la D52a, en venant de St-Vincent-Puymaufrais

La Roche-Louherie :

La Roche a le sens primitif de rocher, puis de château sur le rocher, puis de forteresse. La topographie et les données historiques permettent d'affirmer que la Roche-Louherie était une forteresse, dont le nom antérieur était La Roche Guéfier.

St Pierre-de-Vouzon :

C'était un prieuré dédié à Saint-Pierre, le premier pape. Il fut fondé par les Michelins (*nom qu'on donnait au Moyen-Age aux moines de Saint-Michel-en-L'Herm*) qui remontèrent en barque le Lay et ses affluents pour fonder des établissements religieux.

Les Brosses :

Ce nom a été fourni par le règne végétal, la brousse, les broussailles. Cette ferme fut, pendant les guerres de Vendée, le théâtre d'un combat entre quatre officiers Vendéens et une centaine de soldats républicains qui les avaient encerclés.

La Commanderie :

C'était une métairie de La Vendrennière sous la dépendance de l'ordre de Malte. Au XIII^{ème} siècle, cet ordre possédait des biens immenses en France et a, de ce fait, laissé sa marque particulière avec ses commanderies et ses dépendances.

Champ-Chevrier :

Il est clair que c'est un lieu, où l'on élevait des chèvres.

L'Augoire

Ce village tire, d'après Bocquier, son origine de "*Augerea*", "*amas d'eau croupie*". A. Pégurier considère, dans son nouveau dictionnaire, qu'il s'agissait de prairies humides et basses. Autrement dit, un endroit plutôt insalubre pour les rhumatisants... Sur le cadastre de 1825, l'emplacement du village actuel comportait trois lieux- dits : à l'entrée de la localité, en venant de La Noue-Libaud, La Billauderie, et en bas à droite, La Basse Ville. L'Augoire correspondait au milieu et au reste des habitations. Sur l'atlas cantonal de 1887, on a ajouté un quatrième lieu-dit La Haute Ville pour les bâtiments du haut village. Actuellement, L'Augoire désigne l'ensemble de ces lieux- dits.



Sur la D 52, en venant de Chantonay

Les Cabarets :

Cette appellation pourrait laisser supposer qu'il existait à cet endroit plusieurs débits de boissons et que ses habitants avaient un penchant pour la dive bouteille. Il n'en est rien. Il s'agissait simplement des Cabrerets, des lieux où se pratiquait l'élevage des chèvres et des cabris. Le langage populaire a transformé la prononciation de Cabrerets en Cabarets.

La Noue-Libaud :

Une noue est une prairie marécageuse, un pré humide. Le mot est associé au nom du propriétaire.

Le Fonteny :

C'est un dérivé de fontaine, qui provient du mot latin "*fons*" signifiant "*source*".

La Ménerie :

Ce village tire son origine du mot moine. C'est le village des moines près de l'abbaye.

Bois-Roguet :

Comme son nom l'indique, le hameau a été créé à la suite du défrichement d'un bois appartenant à un certain Roguet.

Trizay :

Il est difficile de donner la signification de ce nom, faute de documents suffisamment anciens. Dans les archives dont on dispose, les mots latins "*Trizacum*", "*Triazum*", "*Tidiriciac*", "*Tiriciaco*", se rapportent à l'abbaye après sa fondation et n'ont permis d'élaborer que des hypothèses. Quelques toponymistes ont cru voir dans ces mots celui de Thiré, en supposant même que le plus ancien atelier monétaire du Bas-Poitou était établi à l'emplacement de l'abbaye, durant la période mérovingienne. Hypothèse scabreuse !

Un autre lieu est nommé Trizay en Charente Maritime : Le nom de la commune dériverait du latin tri, signifiant trois, et de l'ancien français aygües signifiant eau. C'est peut-être aussi le cas avec le Lay et deux ruisseaux.

Les Allées :

L'empreinte du régime féodal est encore visible dans ce nom qui évoque le souvenir des Alleux. C'étaient des terres libres, exemptes de tous droits féodaux.

La Plissonne :

Le nom représente l'ancien français "*pisson*", "*païsson*", "*pieu de clôture*".

La Connelière :

Cette appellation reste mystérieuse. Peut-être s'agit-il d'un ancien bois de cornouillers défriché (*arbre qui pousse souvent dans les haies*).

La Landrière :

On peut voir ici un dérivé de "*lande*". Quoi qu'il en soit, plusieurs terres attenantes sont mentionnées, au cadastre de 1825, comme appartenant à L'Audrière (*L'Osdrière en 1475, Aveux de Don Fonteneau*) qui phonétiquement s'apparente à Osière (*osier*).

Jean-Claude Couderc

Histoire du tennis de table de Bournezeau

Le club de tennis de table a fêté ses 30 ans en juin 2013.

Nous profitons de cet anniversaire pour rappeler le parcours de cette association :

ESBTT = Entente Sportive de Bournezeau section Tennis de Table

Les débuts

Bien avant que le club de tennis de table existe, dans les années 50/55, des personnes tapaient déjà dans la petite balle blanche. Les entraînements ont eu lieu au restaurant le Cheval Blanc, chez Denis Martineau, sur une seule table, ensuite à la cure où les matches de championnats furent organisés. Le club faisait partie de l'association paroissiale des Papillons.

Parmi les joueurs, on pouvait compter des personnes comme Maurice Robert, Pierre Mercereau, Michel Guilbaud, Emile Saubiez, Henri Godet et son frère André, qui est aujourd'hui président du comité départemental. On s'amuse aussi à raconter l'histoire de ce joueur, Raymond Boisseleau, qui avait toujours une cigarette à la bouche même en jouant !...

Puis plus rien !!!

L'association

C'est en décembre 1983 qu'une équipe de passionnés a repris le flambeau. La première réunion a eu lieu chez Yves Taveneau, Rue des Primevères. Étaient présents Michel Rocheron, Renée Galipeau, Jean-Michel Martineau, Pierre Pineau, Roger Savoye, Pierre Mercereau, Eugène Bretau, Dominique Goineau (*représentant de L'Entente Sportive de Bournezeau*).



Les pongistes fêtent les 20 ans du club le 20 septembre 2003

Le club est entré au sein de l'ESB début 1984, après le changement de statuts de l'association. Au sein du 1^{er} bureau, il y avait les

partisans du tennis de table loisirs, et ceux de la compétition. La décision fut prise de créer une équipe et de jouer en championnat départemental.

Tout de suite, pour se faire connaître, un 1^{er} tournoi fut organisé dans la salle des Halles. Les tables étaient prêtées par des particuliers, comme celles de Bernard Valeau et de Jean-Michel Martineau.



Pique-nique du tennis de table en août 1993

Les équipements et la salle

Il fallait acheter des tables. Une opportunité se présenta pour obtenir des tables à pas cher : Le club corpo d'ESWEIN arrêta son activité et le Comité d'entreprise vendait ses tables. Elles furent cédées par tirage au sort. Michel Rocheron a mis son nom et aussi celui d'un certain nombre de ses collègues, si bien que 3 tables ont été obtenues pour le club de Bournezeau : Un bon coup de pouce !!!

Il n'y avait pas de séparation entre les tables, pas de marqueur, juste beaucoup de bonne volonté et chacun sa raquette plus ou moins adaptée et ses propres balles.

Les nouveaux pongistes ont joué dans la salle des Halles. Petit à petit un local a été fait pour ranger le matériel. Les matches de lendemain de bal disco, le sol était un peu collant, et les jours d'élections les tables furent déménagées vers la salle omnisports, au foyer rural, salle du haut (*imaginez les efforts pour monter les tables par l'escalier*), dans la salle du Bout du Monde ou dans la petite salle du Mitan.

Pendant la réfection de la salle des Halles, les pongistes ont émigré à l'extérieur du bourg pour jouer dans le local de la gare (*anciennement Sanders*).

Les maillots

Les joueurs, équipés de maillots noirs (tee-shirt) "*supermarché COMOD*", ont commencé le championnat en 1984. Puis, ils ont porté des maillots bleus "*Crédit mutuel*" et pour finir plusieurs types de maillots rouges avec col, avec comme sponsors : Pascal Biaud, Charcuterie Seillier, maçonnerie Pété, ... et sur les derniers maillots, les Sœurs Toquées et Boulangerie Sicot.



Les joueurs en 2002

L'association dans la commune

Depuis 30 ans, les pongistes ont participé activement à la vie associative de la commune en organisant plusieurs manifestations pour faire vivre leur club. Ils étaient présents aux courses de côte, aux "thés dansants". Ils ont organisé des bals disco, des concours de pêche, des lotos, des randonnées pédestres, des fest-noz avec le basket, des diners dansants avec les papillons, des tournois de ping-pong (gentleman), des quadrathlons, etc... Des déplacements à Bercy et au Vendéspace...

Sans oublier les petites fêtes internes au club : leur pique-nique au Berg ou à la prairie des Papillons et avec les 3 musiciens vedettes du club, Michel, Jacques et Fidel, un super concert privé chez Fidel. A noter que ces 3 bons vivants de musiciens aimaient aussi la galette des rois de l'ESB jusqu'à tard le soir !!!

L'ESBTT a connu 7 présidents : Yves Taveneau, Eugène Bretau, Michel Rocheron, André Vrignaud, Sébastien Blanchard, Thomas Roy et aujourd'hui Daniel Chiron.



5 des 7 présidents

Les joueurs

Le nombre de licenciés a connu des hauts et des bas, avec des périodes où beaucoup de jeunes venaient aux entraînements et d'autres saisons sans jeune, parfois 5 équipes seniors et des équipes jeunes, parfois seulement 2 équipes seniors. L'équipe seniors a joué plusieurs saisons en D1, le plus haut niveau départemental.

Le club aujourd'hui, c'est 45 licenciés dont 15 jeunes. 5 équipes sont en championnat : 1 en D3, 2 en D4 et 2 équipes jeunes. Il y a 2 séances d'entraînement par semaine et le vendredi soir un entraîneur s'occupe spécialement des jeunes.

Certains joueurs ne viennent que le mercredi après-midi en loisirs pour entretenir leur santé et taper dans la petite balle jaune.



Une séance d'entraînement en 2013

Depuis le 26 septembre 2012, l'entraînement se fait dans la nouvelle salle omnisport. Les matches se déroulent également dans la nouvelle salle omnisports, le dimanche matin.

Venez les voir jouer et les encourager.

Dominique Goineau

Fernand BORDAGE “*Toucheur*” de bœufs

Fernand, agriculteur au village des Brosses à Saint-Vincent-Puymaufrais, a cessé son activité le 1^{er} novembre 1989. C’est une page qui se tournait pour cet éleveur qui avait la passion des animaux et des attelages de bœufs. Il était l’un des derniers toucheurs de bœufs de la région. Fernand est maintenant rentré dans l’histoire. Nous rappelons un peu la vie de ce paysan traditionnel qui a marqué la population locale.



Fernand Bordage est né le 3 février 1932 à Villeneuve de Bournezeau. Son frère jumeau s’appelle René. Sa sœur Yvette est née en 1933.

Fernand Bordage vers 1955

Ses parents : Églantine Rattier née en 1911, Fernand Bordage né en 1907, ont vécu, à l’époque après leur mariage en 1931, à Villeneuve, avant de s’installer dans une ferme à la Boule, puis en 1939, à la ferme des Brosses de Saint-Vincent-Puymaufrais

Lieu historique : Les Brosses

La ferme est au cœur d’une région connue et célèbre du temps des Guerres de Vendée, comme le décrit avec beaucoup de chaleur Henri de Ville-dieu de la Réorthe, une région qui était contrôlée au début de l’insurrection de 1793 par Gaspard de Bégarry et ses 400 hommes. Elle faisait partie de Saint-Vincent-Fort-du-Lay, fusionné depuis 1833 avec Saint-Vincent-Puymaufrais.

La ferme est appelée les Brosses. Maurice Bedon, l’historien chantonnaysien rappelle qu’elle a été le théâtre d’un combat à la fin des Guerres de Vendée. Le 1^{er} ventôse de l’an IV (20 février 1796), quatre officiers vendéens étaient dans une métairie. Trahis, puis encerclés, trois réussirent à s’échapper, le quatrième combattit jusqu’à ce qu’il tombe de quinze balles. La ferme des Brosses,

vendue comme bien national, a été rachetée par la même famille de Bégarry qui en avait été dépossédée le 7 février 1799.



Lieu-dit Les Brosses en 2013

Comme autrefois, la polyculture

Ce petit coin de la Vendée profonde et pittoresque va perdre de son charme et de son originalité avec le départ de cette famille d’agriculteurs “à l’ancienne mode” au sens noble de l’expression.

Églantine et son mari Fernand se sont donc installés en 1939, avec leurs trois enfants, à la ferme des Brosses. Comme tous les enfants des villages, Fernand, René et Yvette allaient à l’école à pied, tout d’abord à la Réorthe, puis à l’école de l’Augoire. René et Yvette ont quitté le domicile familial à leur mariage. Églantine devint veuve en 1968. Elle resta donc avec son fils Fernand, célibataire.

Patrick Guigné, petit-fils d’Églantine et neveu de Fernand, a travaillé à la ferme de 1981 à 1989. Après son mariage, il a quitté Les Brosses, pour aller travailler à la Gaubretière. Dès l’âge de 9/10 ans, Patrick allait déjà aider Fernand, le mercredi, le samedi et quand il n’y avait pas d’école.



Les 4 bœufs de Fernand attelés à la vanneuse lors d’une fête de battage.

Ils ont cultivé avec amour cette terre de 47 ha à l’exemple de leurs aînés, défiant le progrès et l’aventure. Comme autrefois, ils ont fait de la polyculture : betterave, blé, chou, maïs, foin, luzerne, un peu de tout et de l’élevage de charolais. En 1988 il y avait soixante-dix têtes de bétail. Ils

avaient également des chevaux : deux juments poulinières et un poulain.

Églantine Bordage élevait cochons, poulets, lapins, comme au bon vieux temps. Leur principe : vivre tranquille, sans emprunt, achetant quand l'argent était là.

Pour leur retraite, Fernand et sa mère avaient, depuis quelques années déjà, acheté, entretenu et amélioré une maison à Bournezeau.

Deux bœufs de Fernand attelés sur un tonneau un jour de fête



Dresser les bœufs

« Il n'y a pas de durée fixe pour dresser les bœufs. Certains, après trois sorties sous le joug, marchent très bien... D'autres, au bout d'un an, seront aussi bêtes que la première fois »



Fernand Bordage avec deux bœufs aux Brosses en mai 1988.

Il est nécessaire de lier d'abord un jeune bœuf avec un vieil habitué au joug. *« C'est comme un gosse pour l'apprendre à marcher, on le tient par la main »*. Après un temps d'apprentissage, plus ou moins long, on lie les jeunes ensemble et on les attache à un arbre.

« Il faut les surveiller, et ils connaissent leur homme. Un jour, pendant que je coupais des choux, mon neveu a voulu détacher les bœufs. Ils sont partis comme des fous en courant, ont sauté les clôtures, se sont arrêtés à un buisson de houx après bien des dégâts ».

« Une autre fois, un jeune homme a voulu voir, par dessus la haie, mes bœufs attelés à une charrette. Ils ont pris peur, ils sont très peureux, ils se sont emballés en traînant la charrette. Quelle course épouvantable, je criais : tot é perdu, tot é perdu ». Fernand, après avoir traversé les champs en courant, a réussi, après plusieurs kilomètres, à se trouver devant pour les arrêter.

Tous les ans Fernand vendait deux bœufs gras et en dressait deux autres *« pour assurer la relève »*.



Fernand conduit ses quatre bœufs et sa jument pour tirer la vanneuse un jour de battage.

Toucher les bœufs

Conduire des bœufs est un art : *« Avec certains "boués", des bœufs démarrent et marchent au commandement. Avec d'autres ils ne bougent pas. Faut savoir leur parler. Souvent, je leur parle, pour eux je chante. Ils connaissent leur maître, sa voix, son odeur. Faut de la douceur, de la patience »*.

Il y a une manière de les piquer, avec la pointe au bout de l'aiguillon : *« Si vous appuyez ferme, vous crevez la peau. Faut avoir du doigté. Moi, je n'ai jamais fait saigner mes bœufs »*. et Fernand conclut avec un brin de nostalgie *« Dans les fermes, l'amour des bêtes c'est fini. Aujourd'hui on préfère entendre "péter" les tracteurs. »*

Des bœufs pour le travail et pour la fête :

Pour ses bœufs, Fernand avait de l'admiration et de l'affection. Il en parlait avec de l'émotion dans la voix. À eux, il a parlé, chanté.

« À cinq ans, j'ai commencé à garder les vaches du matin au soir » nous dit Fernand, « en partant vers 10 heures, rentrant le soir vers 6 heures, quant on venait me chercher. C'était dur »



Le père et le fils Bordage au labour

A 7 ans, il "touchait" (conduisait) déjà les bœufs, « On disait que j'étais un bon boué » (bouvier). Il a toujours conservé des bœufs. Non pas qu'il fut réfractaire au progrès mécanique : depuis 1956, il possédait un solide tracteur. Mais les bœufs étaient pour lui de précieux compagnons, « l'hiver, pour charroyer choux et betteraves, et l'été, depuis 15 ans, pour aller aux fêtes »

De cette participation aux fêtes, il en parle avec enthousiasme. Dans tout l'ouest, chaque été pendant trois mois, il conduisait son attelage de six bœufs précédés de sa jument, pour déplacer la machine à battre sous les applaudissements des foules, ou pour labourer.

Il est allé dans les Deux-Sèvres, le Finistère, les Côtes-du-Nord, le Maine-et-Loire, un calendrier très chargé l'accaparant tous les dimanches. Sa dernière sortie c'était le 3 septembre 1989, près d'Angers. « C'étaient de grosses journées. Dès que les bêtes descendaient du camion, je les lavais... Car, quand elles sont sales, ça ne présente pas ».

Toute sa vie, Fernand a élevé aussi des juments. Les dernières, c'étaient "Paulette" une forte jument poulinière de 8 ans, mélange de race percheronne et bretonne, et "Rainette", une jeune pouliche. « En 1940, puis pendant toute l'occupation, mon père a fait saillir sa jument pour éviter la réquisition par les Allemands. Depuis, j'ai toujours eu des poulains. »

A la fin de son activité, deux bœufs "Bas Blanc, Roquet" sont partis à Bordeaux pour la viande. Les deux autres paires, "Viens-tu, Trinquet" et "Capricieux, Charlatan" ont été vendues à Denis Bonnin de la Chaize-le-Vicomte, un collègue voisin qui assurait aussi des fêtes de labours.

Le départ des Brosses

C'est après 50 ans de labeur fécond et généreux, que Fernand et sa mère ont quitté la ferme des Brosses pour raison de santé, cette ferme. à laquelle ils étaient très attachés, comme à leur propre bien, appartenant à Michel de Béjarry. Eglantine avait 78 ans, Fernand 57 ans. Pour Fernand, ce fut un déchirement : La ferme n'était-elle pas toute son histoire d'homme ? Les terres ont été attribuées à une exploitation voisine : aux frères Perrocheau de la Fouquetterie.

Fernand et Eglantine s'installèrent donc fin 1989, dans leur maison, rue de la Végo à Bournezeau. Ils méritaient bien leur retraite. Eglantine est décédée le 10 janvier 1994, Fernand s'est marié en mai 1995 avec Marie-Thérèse Péaud. Il est décédé le 5 avril 2001.



Grange et écuries des Brosses en 2013

Eglantine et Fernand étaient connus dans nos communes. C'étaient des personnages, qui ont marqué les habitants de la commune et dont les noms resteront à jamais gravés dans la mémoire de leurs proches.

Louissette Lemoullec

*Propos recueillis dans le journal "Vendée Matin" du 18 octobre 1989.
et dans la revue de Radio Alouette "La fin de la Rabinaïe" d'octobre 1989.
Témoignages : Yvette Guigné/Bordage, Patrick Guigné*

La famille MILLART réfugiée des Ardennes

Dans le n°4 (de juillet 2007), un article était consacré aux réfugiés en 1940. En novembre 2012, Ginette Casanova a découvert le site de la Commission histoire de Bournezeau. Elle a eu la surprise de se voir sur une photo avec sa grand'mère. Cette photo, *ci-contre*, n'était pas dans la revue "Au Fil du Temps" parce qu'elle est postérieure à la période du séjour à Bournezeau, mais elle avait été rajoutée sur le site. Elle a pris contact avec la Commission histoire et c'est l'occasion pour nous de présenter l'histoire de cette famille et de son passage à Bournezeau.

En 1946, Cécile Millart et ses deux petites filles, Ginette est à droite.



1 - L'accueil à Bournezeau en 1940

On ne sait pas précisément quand les réfugiés sont arrivés à Bournezeau. Les premiers sont peut-être arrivés fin mai, mais les ardennais sont arrivés après, plutôt vers la fin juin 1940. La municipalité avait organisé une réunion à la Girardière pour répartir les réfugiés dans les familles de Bournezeau. La famille Esgonnière s'était portée volontaire pour accueillir une famille. Elle était présente à cette réunion. Elle a été retenue pour accueillir la famille Millart, car elle disposait d'une écurie pour loger les chevaux.



En effet, la famille Millart, *ci-dessus*, composée de Cécile 54 ans et sa fille Paulette 17 ans, était venue des Ardennes avec trois chevaux : deux attelés pour tirer la carriole, l'autre attaché à l'arrière.

Cécile et Paulette ont vécu quatre ans au Thibeuf. Pour vivre, elles faisaient un peu de tout. Elles produisaient leurs légumes chez les fermiers des alentours. En échange elles donnaient des coups de main à l'exploitant. Paulette travaillait souvent à la Poupardière chez la famille Gilbert.



Paulette Millart, vers 1942/43 à la Poupardière, conduisant une charrette de fumier avec quatre bœufs.

Peu de temps après leur arrivée, un des trois chevaux a été vendu. Les deux autres s'appelaient Poulette et Mouton.

Poulette a été confiée à la famille Bregeon de la ferme du Thibeuf.

Mouton, solide cheval Ardennais, a été prêté au boulanger Gaston GIRAUDEAU. Pour cause de pénurie d'essence, il avait dû, en effet, transformer sa camionnette de livraison de pain, pour la faire tirer par ce cheval. (*Voir croquis de la dernière page Au fil du temps de janvier 2011*)

Gaston GIRAUDEAU et Mouton ont assuré ensemble la livraison de pain dans les villages pendant 4 ans. D'innombrables anecdotes se racontent concernant Mouton qui, en fin de tournée, retournait la camionnette à bon port, avec ou sans le patron fatigué.

Une anecdote, parmi d'autres, racontée par son fils Henri : « Un jour, sa tournée de pain se terminait à la Borelière. Un client l'invite à sa cave. Gaston n'attache pas son cheval, mais pour l'empêcher de partir, il bloque la roue avec une chaîne. La conversation doit se prolonger et la consommation aussi, car le cheval "Mouton", impatient, décide de partir seul, sans le patron. Il est revenu dans le bourg en tirant la carriole malgré la roue bloquée. Le forgeron Alexandre Marot a dû recharger la partie métallique de la roue, usée par les gravillons de la route ».



Voici le cheval "Mouton" attelé sur la voiture qui servait à la livraison de pain.
De gauche à droite : Alexandre Marot, Eugène Piffeteau, Yvon Savary.

2 - Retour dans les Ardennes

La famille Millart est repartie dans les Ardennes vers le 10 octobre 1944 avec ses deux chevaux. La famille était venue à deux, Cécile et Paulette. André Vrignaud retourne avec la famille dont il fait maintenant partie. Ce parcours d'environ 700 km aurait duré 40 jours.

Trois certificats permettaient à la famille Millart de se présenter aux autorités locales lors de leur retour vers les Ardennes : Les deux premiers de la mairie retranscrits et le 3^{ème} des Services Agricoles

1- Certificat de la commune de Bournezeau :

Nous soussigné, maire de la commune de Bournezeau, certifions que madame Millart et sa famille réfugiées à Bournezeau rentrent dans leur commune de CHAUMONT-PORCIEN (Ardennes) et que nous avons qu'à nous louer des services rendus par elles.

*Fait à Bournezeau le 5 octobre 1944.
Signature de l'adjoint au maire*

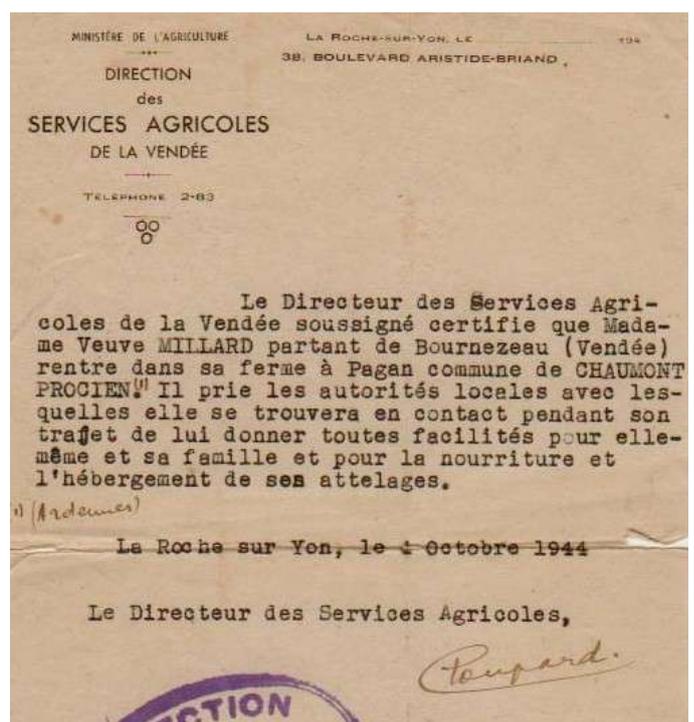
2- Certificat du maire de Bournezeau

Je soussigné maire de Bournezeau, certifie que la famille Millard, réfugiée des Ardennes, habite notre commune depuis plus de 4 ans, qu'elle a mérité par son attitude et sa conduite, l'estime de toute la population. Je la recommande à vos obligés pour faciliter son retour.

Signé : Le maire Louis Joguet.

Ce courrier n'est pas daté.

3- Copie du certificat des Services Agricoles



Domitil MILLART

3 - Quelques informations sur la famille MILLART

Cécile MILLART, née Croizon, est née le 23 mai 1887 à Adon (Ardennes). Elle est décédée le 5 octobre 1964 à Chaumont-Porcien dans les Ardennes. Elle s'est mariée avec **Domitil MILLART**, le 27 novembre 1909 à Adon (Ardennes).

Il est né le 8 juin 1881 à Justine-Herbigny. Ils ont eu 2 enfants Edouard né en 1912 et **Paulette** née en 1923. Domitil est décédé avant la guerre, le 15 mars 1937 à l'âge de 56 ans.

Paulette MILLART, leur fille, est née le 5 avril 1923 à Doumely-Bégny, dans les Ardennes. Elle s'est mariée le 9 décembre 1944 dans les Ardennes, avec **André VRIGNAUD**. Ils ont eu 3 enfants nés dans les Ardennes.: 2 filles jumelles en janvier 1945, Jeannine et Ginette (*mariée avec Casanova*), Paul né en 1948.



*André Vrignaud
en 1946 (25 ans)*

André VRIGNAUD, (*le père de Ginette Casanova*) est né aux Epesses en 1921, il a perdu sa mère à l'âge de 4 ans. Il a alors été élevé par sa tante Augustine VRIGNAUD, qui habitait la Bécasse de Bournezeau, (*près de l'Etang route de Chantonnay*).

Il était mécanicien au garage Delbarre, près de l'hôtel du Cheval Blanc

Henriette BOURDET de la Bécasse, née en 1939, est arrivée à Bournezeau en 1949. Elle a également été élevée par Augustine Vrignaud.

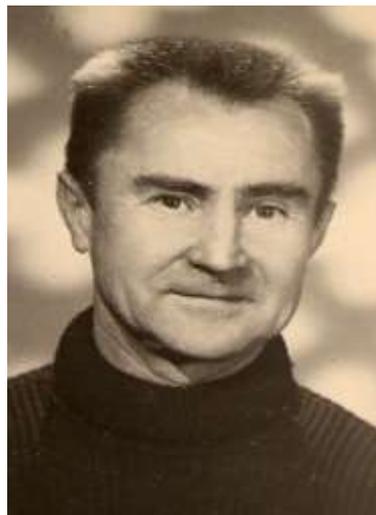
4 - Rencontre avec Ginette Casanova



*De g à d : Anne-Marie Renaudin, Ginette Casanova
et Marie-Odile Herbreteau,
devant la maison de la Poupardière.*

Augustine VRIGNAUD est née le 25 juillet 1888 à Saint-Mesmin, elle est décédée en 1969 à la Bécasse. Augustine VRIGNAUD était l'épouse de Pierre GABORIEAU né le 21 mars 1889 à Pouzauges. Il a été garde-barrière à Bournezeau. Il est décédé à la Bécasse le 1^{er} mars 1949.

Paulette MILLART et André VRIGNAUD sont revenus passer quelques jours à Bournezeau avec leurs enfants, en août 1965, puis en 1968. Ils sont décédés tous les deux dans la commune de Cheval-Blanc dans le Vaucluse : André le 18 mai 1987 et Paulette le 5 octobre 1990.



*André Vrignaud
en 1960 (39 ans)*

Ginette VRIGNAUD, fille d'André et Paulette Millart, est née le 29 janvier 1945 dans les Ardennes. Elle s'est mariée avec M. Casanova. Elle est maintenant veuve, et habite à Robion dans le Vaucluse.

Après la découverte de sa photo, Ginette CASANOVA s'est empressée de prendre contact avec la mairie de Bournezeau, puis avec la Commission histoire. Lors des nombreux échanges de courriers par Internet, elle nous a adressé des photos de sa famille et nous avons convenu d'une date de rencontre avec la Commission histoire : le 12 juillet 2013.

Elle est donc venue en Vendée dans sa famille, aux Epesses, du 8 au 20 juillet 2013, consacrant 2 jours à Bournezeau : les 11 et 12 juillet.

Le jeudi 11 juillet, accompagnée de Henri Rousseau, Marie-Odile GILBERT (*épouse Herbreteau*) et Anne-Marie BRETAUD (*épouse Renaudin*), (*Marie-Odile et Anne-Marie avaient déjà rencontré Ginette en 1965*), Ginette CASANOVA

a repéré le Thibeuf, lieu où ont vécu sa mère et sa grand'mère. Elle a été reçue par Renée ESGONNIERE, qui a fait visiter le château et ses annexes. Elle a vu le bâtiment où résidait sa famille.



De gauche à droite : Anne-Marie Renaudin, Ginette Casanova, Renée Esgonnière, Marie Odile Herbreteau, au Thibeuf à côté de l'écurie côté château



Ecurie du Thibeuf côté gîte, Le cheval "Mouton" logeait dans l'écurie, 1^{ère} porte à gauche. Cécile et Paulette Millart habitaient à l'étage, 1^{ère} fenêtre à droite.

Auparavant, Ginette CASANOVA a vu le village de la Poupardière où sa mère travaillait pendant la guerre. Après la visite du Thibeuf, elle a visité différents lieux que ses parents ont bien connus : La Bécasse, l'ex garage Delbarre, l'église, l'école Saint-André, etc. Puis, la visite s'est terminée au cimetière sur la tombe de la famille Esgonnière, où Paulette MILLART avait offert une plaque, au décès de Jeanne ESGONNIERE, la maman de Renée.

Le 12 juillet, Chez Maryse Moriceau, au Moulin de la Cave, Ginette CASANOVA a rencontré la Commission histoire. Elle nous a parlé de la vie de sa mère et sa grand-mère à Bournezeau. Elle a écouté les membres de la Commission. Ce dialogue sur les souvenirs de la famille Millart nous a enrichis mutuellement.

Sa famille a beaucoup côtoyé la famille GILBERT du village de la Poupardière.

A l'issue de cette rencontre, Ginette CASANOVA a tenu à remercier Mme ESGONNIERE, les familles BREGEON et GILBERT, Mr le Maire et les membres de la Commission histoire. Elle s'est dit très touchée de l'accueil qui lui a été réservé. Elle gardera un excellent souvenir de son passage à Bournezeau, où elle a découvert une page d'histoire de ses parents et sa grand-mère.

Après la réunion, Ginette CASANOVA est allée visiter la salle d'exposition de photos et documents de Jean Bernereau. Elle a découvert des photos concernant sa famille.



La Commission histoire avec Ginette Casanova, 9^{ème} à partir de la gauche.

Depuis son retour chez elle, elle nous a adressé un courrier pour remercier à nouveau la Commission pour son accueil. Elle dit « avoir passé deux journées très agréables remplies de joie, de bonheur et de merveilleux souvenirs ». Cette rencontre lui a donné l'envie de revenir sur les lieux.

Henri Rousseau

Noms des Anciens vétérinaires de Bournezeau

La première école mondiale de vétérinaires fut créée en France, en 1761 dans la ville de Lyon, la 2^{ème} trois ans plus tard à Alfort en 1764. Les premiers vétérinaires ont surtout exercé dans la cavalerie.

On ne sait pas quand les premiers vétérinaires sont arrivés en Vendée, mais à Bournezeau, il faut attendre 1871 avant de trouver le premier vétérinaire connu. Il s'appelait **Pierre Grangé**. Il était en effet, qualifié de vétérinaire, lors de son mariage en 1871, à 25 ans. Dans les recensements de population en 1872 et 1881, on le retrouve vétérinaire. Mais curieusement, au recensement suivant en 1886, il est appelé empirique. Puis on ne retrouve plus rien dans les recensements de 1891 et 1896, mais à celui de 1901, il est nommé marchand d'engrais.

Pierre Grangé, né le 8 mai 1846 à Thoursais Bouildroux et marié à Bournezeau le 28 juin 1871, est décédé le 10 octobre 1908 à Bournezeau.

Son fils Pierre, né le 17 avril 1872 à Bournezeau, marié à Nantes le 12 août 1902 et décédé à Bournezeau le 12 février 1941, est devenu marchand d'engrais et marchand de biens.

Son petit fils Pierre est né en 1907, mais pas à Bournezeau. Il fut négociant en grains et engrais. Il est décédé à Bournezeau le 31 janvier 2000.

Hippolyte Bernereau né en 1863 a exercé le métier d'empirique, (*Personne non diplômée qui se fonde sur l'expérience*). Il était aussi cafetier. Il est décédé le 8 novembre 1921 à Bournezeau. C'était le grand-père d'Hippolyte Bernereau.

Louis Joguet a créé sa clientèle en 1904, il n'avait pas de prédécesseur. Il faisait ses déplacements en voiture à cheval. En 1914, il fut mobilisé. À sa démobilisation en 1918, il reprit son activité. Il a exercé son métier de vétérinaire jusqu'au 1^{er} janvier 1946. Il fut maire de Bournezeau pendant 26 ans, de 1933 à 1959. Il est décédé en 1966.

Tony Robert, né à Paris en 1918, est le 3^{ème} vétérinaire. Il est arrivé à Bournezeau en juillet 1942. Pendant les premières années, il se déplaçait en vélo. Il a travaillé avec Louis Joguet jusqu'en 1946. Puis, il a exercé seul de 1946 à 1960. Suite à des problèmes de santé, il a arrêté sa fonction de vétérinaire à Bournezeau en 1973, il avait alors 55 ans. Plus tard, il reprit une activité de vétérinaire à l'abattoir de la Roche sur Yon.

Jean-Claude Cornu est arrivé à Bournezeau en 1960. Il a exercé avec Tony Robert jusqu'à son départ en 1973. Il a cessé son activité le 1^{er} avril 1996.

Il est décédé en Espagne en février 2001.

Claude Linsenmaier a succédé à Tony Robert en 1973. Il s'est associé avec Jean-Claude Cornu jusqu'à son départ en 1996. Puis, jusqu'en 2002, Claude Linsenmaier a eu plusieurs stagiaires. Il a cessé son activité le 30 juin 2011.

Frédéric Debrabandère, dernier stagiaire de Claude Linsenmaier, arrivé comme salarié en 2002, s'est associé, avec Claude Linsenmaier le 1^{er} juillet 2004.



Le cabinet vétérinaire, au 1 bis rue de l'Oiselière

Frédéric Debrabandère a créé un cabinet vétérinaire en 2011 (*ci-dessus*). Il a recruté un stagiaire. Sa clientèle s'étend sur Bournezeau, St-Vincent-Puymaufrais et les communes de Thorigny, les Pineaux-Saint-Ouen, St-Hilaire le Vouhis et Fougeré, et un peu sur La Chaize-le-Vicomte, St-Martin-des-Noyers, Les Moutiers-sur-Lay, Château-Guibert, Ste Péxine et Ste Hermine.

Depuis le 1^{er} mars 2013, il s'est associé avec Jean-François Grelier vétérinaire à Chantonnay. L'association porte le nom de "*Clinique vétérinaire des deux Lays*".

Henri Rousseau

*Sources : - Recensements de population relevés sur le site Internet des Archives Départementales de la Vendée.
- Témoignages de Tony Robert, Claude Linsenmaier et Frédéric Debrabander.*

Une fête mémorable à Bournezeau

En janvier 1892, paraissait un nouvel hebdomadaire d'informations et d'annonces intitulé "*Le Messager de la Vendée*". En plus des informations nationales, il publiait des nouvelles locales, des comptes rendus du tribunal de la Roche-sur-Yon, les horaires de train, la date des foires, la vente de maisons ou de terrains dans le département. Ce journal est évidemment pour nous une mine d'informations intéressante et accessible puisque l'ensemble des numéros est en libre accès sur internet. La publication du *Messager de la Vendée* s'arrête en 1944.

Grâce à lui, nous avons le reportage sur une fête qui s'est déroulée à Bournezeau le jeudi 26 mai 1892. Ce jour-là, Bournezeau organisait des courses de vélocipèdes de niveau régional. Le journaliste a écrit dans son article : « *Les organisateurs ont droit d'être fiers de leur coup d'essai.* » Il semble donc qu'il s'agissait de la première manifestation avec ce nouveau moyen de transport qui a eu lieu à Bournezeau. La première course officielle de vélocipèdes se déroula de Paris à Versailles le 8 décembre 1867. A la fin du XIX^{ème}, de telles courses se multiplièrent un peu partout en France.

Aujourd'hui encore, l'état d'esprit des premiers vélocipédistes bournevaiziens perdure puisque le club cycliste de Bournezeau organise toujours des manifestations de ce genre et, petit clin d'œil au passé, ce club se nomme... les Vélocipèdes de Bournezeau.

Voici dans son intégralité le reportage qui a été fait de cette journée remarquable :

BOURNEZEAU. Jeudi dernier, c'était fête à Bournezeau, fête complète et des mieux réussies. La ville de Bournezeau, qui ne compte guère plus de 2 000 habitants, était envahie, jeudi, par une foule que l'on peut, sans contredit, évaluer à plus de 7 000 personnes. Nombreuses aussi étaient les attractions de la journée, charmant l'accueil fait par les organisateurs à leurs hôtes.

Dans la matinée, arrivent les différentes sections vélocipédiques qui viennent prendre part aux courses ou simplement les suivre en amateurs. Le véloci-club de la Roche-sur-Yon est là au complet; ceux de Luçon, Fontenay-le-Comte, Niort et St-Nazaire ont des représentants plus ou moins nombreux.

Ces diverses Sociétés auxquelles se joignent bientôt la philharmonique et les délégués de "*la Vendéenne*" sont reçues à leur arrivée par MM. Daniel-Lacombe, maire de Bournezeau, Bazin, Marie, Nivault et Bobot, Commissaires organisateurs. A midi et demi, le cortège se forme pour se rendre sur le terrain des courses.

Toutes les maisons sont pavoisées, et la foule forme la haie sur tout le parcours. Deux par deux, bicyclistes et bicyclettistes ouvrent la marche ; nous en comptons plus de 45 qui précèdent ainsi, avec une sage lenteur, notre Société philharmonique. En tête de celle-ci, marchent les autorités locales, les commissaires que nous avons déjà nommés, M. Gautret son président, M. Roger le dévoué président de la Société colombophile "*La Vendéenne*". La population se porte en masse derrière nos excellents musiciens et le cortège va ainsi toujours grossissant.

À une heure, la cloche annonce le commencement des courses. Les coureurs ont déjà poussé une reconnaissance sur la route de Chantonay pour essayer le virage et viennent tirer leur numéro d'ordre. 5 courses étaient inscrites au programme, elles ont été courues avec beaucoup d'entrain et sans aucun accident. En voici d'ailleurs les résultats :

1^{ère} Course. — Réservée aux coureurs de Luçon, Mareuil et Bournezeau

(Distance : 1 640 mètres)

1^{er} prix : M. Bobot, de Bournezeau.

2^{ème} : M. Edm. Hurtaud, de Luçon.

3^{ème} : M. Blaineau, de Luçon.

4^{ème} : M. Ferré, do Bournezeau.

M. Bobot a effectué le parcours en 3 minutes 30".



2^{ème} Course. — Régionale

(Distance ; 1 920 mètres).

1^{er} prix : M. G. Chauveau, de Niort.

2^{ème} prix : M. Berthon, de la Rochelle.

3^{ème} prix : M. Salver fils, la Roche (*déclassé*)

16 partants. Bien menée, le premier n'a mis que 9 minutes 45" pour faire près de 5 kilomètres.

3ème Course. — Départementale

(Distance : 3 280 mètres).

1^{er} prix : M. L. Allaire, de la Roche.

2^{ème} : M. Salver fils, de la Roche.

3^{ème} : M. Couhé, de Fontenay.

12 partants. M. Allaire a fait ses deux tours de piste en 6 minutes 31" sans perdre le rang qu'il avait su prendre au départ.

4ème Course. — Dite de Consolation

(Distance : 1 640 mètres).

1^{er} prix : M. Sauvion. de St-Nazaire.

2^{ème} : M. Salver père, de la Roche.

3^{ème} : M. Guillet, de la Roche.

4^{ème} : M. Vaillant, de St-Nazaire.

Cette course était réservée aux coureurs non classés dans les 2^{ème} et 3^{ème} courses, 13 se sont présentés au départ.

M. Sauvion est arrivé premier au poteau, dans exactement 3 minutes.



Des cyclistes en 1891

5ème Course. — Handicap d'Honneur

(Distance: 1 610 mètres).

1^{er} prix - M. G. Chauveau, de Niort.

2^{ème} - M. Berthon, de la Rochelle.

10 champions étaient obligés d'y prendre part, le vainqueur des vainqueurs a été M. Chauveau, de Niort. 2 minutes 48".

Aussitôt ces magnifiques courses terminées, a eu lieu sur la place un lâcher de pigeons. A trois heures précises, les trois paniers envoyés par "la Vendéenne" sont ouverts.

Le temps n'est pas favorable, la chaleur est écrasante et le vent contraire. Néanmoins, de la bande ailée qui tourbillonne en s'élevant dans les airs, se détachent immédiatement quelques voyageurs qui vont à tire-d'aile dans la direction de la

Cette manifestation a donc été un vif succès. Elle a rassemblé de nombreux vélocipédistes de toute la région. De plus, l'animation a été assurée par la société colombophile et la fanfare de la Roche-sur-Yon. Cette grande nouveauté qu'étaient les courses cyclistes à la fin du 19^{ème} siècle a permis de réunir une telle foule à Bournezeau qu'on a du mal à se l'imaginer aujourd'hui.

L'année suivante, la fête a été reconduite avec le même succès : À nouveau, le "Messager de la Vendée" en a fait le récit.

Roche. Ce sont très certainement ceux-là qui ont fait obtenir à leurs propriétaires les trois superbes médailles que la Commission des fêtes avait remises au Président de la Société.

Une dépêche affichée à 4 heures à Bournezeau, nous informait que les premiers arrivés étaient les pigeons de M. Mercier, fils, négociant.

Voici dans quel ordre les prix ont été décernés :

1^{er} : M. Mercier, (n° 133 arrivé à 3 h. 38.)

2^{ème} : (n° 341 — 3 h 56.)

3^{ème} : M. Proust, (n° 26 — 4 h 01.)

Après le lâcher de pigeons qui avait attiré sur la place et dans les rues avoisinantes une foule compacte, ont eu lieu divers jeux tels que courses aux ânes, mât de cocagne, potence aux ciseaux, courses russes, tourniquet, jeu de ficelles, etc., pour le plus grand amusement des champions et des assistants.

La distribution des récompenses a eu lieu à 5 heures, et après le dîner, la Société Philharmonique, qui s'était fait entendre pendant les courses, a donné, devant la demeure de M. Daniel-Lacombe, une audition des mieux choisies. — Le concert a été suivi d'une retraite aux flambeaux qui a parcouru la ville illuminée a *giorno*. Un magnifique feu d'artifice a terminé cette fête qui, nous le répétons, a été très brillante. Les organisateurs ont droit d'être fiers de leur coup d'essai, et nous sommes certains d'être l'interprète des sentiments de tous les assistants, en leur exprimant ici nos plus sincères compliments. Pendant le feu d'artifice, une boîte, près de laquelle passait l'artificier, a fait explosion. L'accident s'est borné à quelques brûlures, heureusement sans aucune gravité.



*Bicyclettes "Hirondelle" 1894
dans le catalogue "Manufrance". (St Etienne)*

Sources : Site sur l'histoire des vélocipèdes : <http://parisvelocipedia.fr/>

Site internet du journal : http://archives.ville-larochesuryon.fr/index.php?option=com_jumi&fileid=14&Itemid=72

Vincent Pérocheau



*Ils ont cousu sur leur drapeau,
Sur leur poitrine ou leur chapeau
Cet emblème qu'ils ont choisi
Qui est le cœur de Jésus-Christ.*



Les Vendéens révoltés



*Les Vendéens sont révoltés,
Le Roi est mort guillotiné.
Leurs Eglises ont été fermées,
Et puis leurs Curés emmenés
Ceux qui n'ont pas voulu "signer" :
Renoncer à leur liberté.*

*La Religion est en danger,
Ils veulent à tout prix la sauver,
Sauver la foi de leurs aïeux.
Alors, sont là, jeunes et vieux.*

*Lorsque le tocsin a sonné,
Se sont hardiment rassemblés
Armés de fourches et de faux,
Laisant tout, famille et travaux*

*Pour Chefs, ils ont choisi des Grands
Qu'ils suivent courageusement,
En formant une grande armée
De "Géants" au cœur déchiré.*

*C'est parce qu'ils croyaient en Dieu
Qu'ils se sont battus, nos aïeux,
Et nous vénérons leur mémoire.
C'est eux qui ont écrit l'Histoire,
L'Histoire de notre Vendée,
Nous ne pouvons l'oublier !*

*Si vous rencontrez une croix
Placée le long de leurs chemins,
Peut-être entendrez-vous la voix
De ces courageux vendéens.*



Marie-Jo. Arrignon

←
*Croix érigée
aux Cerisiers
de Fougeré en 1960
en mémoire
du prêtre massacré
par les bleus
venant de Bournezeau
en 1794.*

Vous pouvez retrouver les articles parus dans les numéros précédents
sur Internet à l'adresse suivante : <http://histoire.bournezeau.free.fr>
Faites-le savoir... et écrivez-nous vos remarques sur le livre d'or ou par mail.

COMMISSION HISTOIRE de BOURNEZEAU

Le comité de rédaction de la revue semestrielle "Au fil du temps" :
Jean-Paul Billaud, Louissette Lemoullec, Vincent Pérocheau, Henri Rousseau.

Nous nous tenons à l'écoute de vos remarques et suggestions.